



Semaine 1

Une année avec
les gens bien

CYCLE 3

SEMAINE 1

	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI
DURÉE					
20 mn	Elisabeth Vigée Le Brun <i>Lire la biographie (2mn) puis étudier Le frère de l'artiste</i>	Latin	Etude compositeur	Anglais	Plutarque
30 mn	Maths	Histoire naturelle	Grammaire	Maths	Maths
5 mn	Poème 1 <i>Dans le fleuve d'Héracélite de Wislawa Szymborska</i>	Poème 2 <i>La fenêtre de la maison paternelle d'Alphonse de Lamartine</i>	Poème 3 <i>Septembre de Claude Roy</i>	Poème 4 <i>Matin d'octobre de François Coppée</i>	Poème 5 <i>Voici que la saison décline de Victor Hugo</i>
5-10 mn	Copie	Copie	Questions sur carte <i>6 questions chapitre 1</i>	Copie	Copie
30 mn	Histoire <i>Homère (1) – Cahier des gens bien + frise chronologique</i>	Géographie <i>Excursion dans le Dauphiné (1)</i>	Dictée	Histoire <i>Homère (2)</i>	Géographie <i>Leçon C.C Long Collines, montagnes, vallées</i>
TEMPS LIBRE					
FOURNITURES POUR LA SEMAINE					

Sur le temps libre, regardez un reportage sur l'Union Européenne.

Étude d'œuvres d'art : Vigée Le Brun

Elisabeth Vigée Le Brun

Élisabeth-Louise Vigée Le Brun (1755-1842) était la fille d'un artiste, Louis Vigée. Elle s'est établie comme peintre professionnelle à l'âge de quinze ans. En 1776, Mlle Vigée a épousé un lointain neveu de Charles Le Brun, Premier Peintre de Louis XIV. Élisabeth Vigée Le Brun avait le même âge que le roi et la reine, et malgré sa naissance bourgeoise, elle est devenue la portraitiste officielle et une amie de Marie-Antoinette. En 1783, Vigée Le Brun est nommée membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, un accomplissement extraordinaire pour une femme à cette époque-là. Elle meurt à Paris le 30 mars 1842.

« Les femmes régnaient alors ; la Révolution les a détrônées. »

Lettre 1 (Elisabeth Vigée Le Brun s'adresse à la princesse Kourakin)

Ma bien bonne amie, vous me demandez avec tant d'instances de vous écrire mes souvenirs, que je me décide à vous satisfaire. Que de sensations je vais éprouver en me rappelant et les événements divers dont j'ai été témoin! et des amis, qui n'existent plus que dans ma pensée! Toutefois, la chose me sera facile, car mon cœur a de la mémoire, et dans mes heures de solitude, ces amis si chers m'entourent encore, tant mon imagination me les réalise. Je joindrai d'ailleurs à mon récit les notes que j'ai prises à différentes époques de ma vie, sur une foule de personnes dont j'ai fait le portrait, et qui, pour la plupart, étaient de ma société ; grâce à ce secours, les plus doux moments de mon existence vous seront connus aussi bien qu'ils me le sont à moi-même.

*Je vous parlerai d'abord, chère amie, de mes premières années, parce qu'elles ont été le présage de toute ma vie, puisque mon amour pour la peinture s'est manifesté dès mon enfance. On me mit au couvent à l'âge de six ans ; j'y suis restée jusqu'à onze. Dans cet intervalle, je crayonnais sans cesse et partout ; mes cahiers d'écriture, et même ceux de mes camarades, étaient remplis à la marge de petites têtes de face, ou de profil ; sur les murs du dortoir, je traçais avec du charbon des figures et des paysages, aussi vous devez penser que j'étais souvent en pénitence. Puis, dans les moments de récréation, je dessinais sur le sable tout ce qui me passait par la tête. Je me souviens qu'à l'âge de sept ou huit ans, je dessinais à la lampe un homme à barbe, que j'ai toujours gardé. Je le fis voir à mon père qui s'écria transporté de joie : *Tu seras peintre, mon enfant, ou jamais il n'en sera.**

Je vous fais ce récit pour vous prouver à quel point la passion de la peinture était innée en moi. Cette passion ne s'est jamais affaiblie ; je crois même qu'elle n'a fait que s'accroître avec le temps car, encore aujourd'hui, j'en éprouve tout le charme, qui ne finira j'espère qu'avec ma vie. C'est au reste à cette divine passion que je dois, non-seulement ma fortune, mais aussi mon bonheur, puisque dans ma jeunesse comme à présent, elle a établi des rapports entre moi et tout ce qu'il y avait de plus aimable, de plus distingué dans l'Europe, en hommes et en femmes. Le souvenir de tant de personnes remarquables que j'ai connues prête souvent pour moi du charme à la solitude. Je vis encore alors avec ceux qui ne sont plus, et je dois remercier la Providence qui m'a laissé ce reflet d'un bonheur passé.

J'avais au couvent une santé très faible, en sorte que mon père et ma mère venaient souvent me chercher pour passer quelques jours avec eux, ce qui me charmait sous tous les rapports. Mon père, nommé Vigée, peignait fort bien au pastel ; il y a même des portraits de lui qui seraient dignes du fameux Latour. Il a fait aussi des tableaux à l'huile, dans le genre de Wateau. Celui que vous avez vu chez moi est d'une charmante couleur, et fait avec esprit. Mais, pour en revenir aux jouissances que j'avais dans la maison maternelle, je vous dirai que mon père me donnait la permission de peindre quelques têtes au pastel, et qu'il me laissait aussi barbouiller toute la journée avec ses crayons.



Le frère de l'artiste, 1773

Le frère de l'artiste, 1773

Huile sur toile, 61,6 x 50,5 cm, Musée d'art de Saint-Louis



Description

Il s'agit du portrait d'un jeune homme au visage tendre et doux. Il se tient le corps de profil, la tête tournée vers le spectateur. Le fond est neutre.

Il est vêtu d'une veste brune simple à gros boutons dorés. Sur la tête, il porte un chapeau noir, un tricorne.

Ses cheveux sont au naturel (il ne porte pas de perruque). C'est une coiffure classique qui cache le haut de l'oreille. Sur le côté, une seule rangée de rouleaux, appelés marteaux. La queue en arrière est serrée par un ruban.

Il tient un pinceau dans sa main droite et, sous son bras gauche, une pochette vert sombre d'où sortent quelques feuilles.

Identité

L'homme sur le portrait est Louis Jean-Baptiste Étienne Vigée, né le 2 décembre 1758 à Paris. C'est le frère d'Élisabeth Vigée Le Brun. Au moment du tableau, il a

donc environ seize ans.

Elisabeth a dit à son propos : « Mon frère, plus jeune que moi de trois ans, était beau comme un ange ; il avait une intelligence fort au-dessus de son âge, et se distinguait dans ses études, au point qu'il rapportait toujours de son collègue les témoignages les plus flatteurs. »

Il est devenu auteur dramatique et homme de lettres français. Sa facilité d'esprit lui a ouvert les portes de nombreux salons et offert de belles opportunités. En 1785, il se marie avec Suzanne Marie Françoise Rivière, pianiste, chanteuse et comédienne amateur.

Plus tard, il accueille avec enthousiasme la Révolution qu'il chante dans ses vers. Cependant, lorsqu'il est arrêté comme partisan des Girondins, il rejoint les rangs du parti réactionnaire avant de s'éloigner du monde politique.

Il meurt le 8 août 1820, à l'âge de 61 ans, à Paris et est enterré au cimetière du Père-Lachaise.

Dans le fleuve d'Héraclite

Dans le fleuve d'Héraclite
poisson pêche poisson
poisson écaille poisson avec poisson tranchant
poisson construit poisson, poisson habite poisson
poisson s'enfuit de poisson assiégé

Dans le fleuve d'Héraclite
poisson aime poisson
tes yeux, lui dit-il, brillent comme poissons dans le ciel
voudrais-tu partager la mer avec moi
Ô toi la plus belle du ban

Dans le fleuve d'Héraclite
poisson vient d'inventer le poisson des poissons
poisson s'agenouille devant poisson, chante poisson
poisson prie poisson de lui rendre la vie plus facile

Dans le fleuve d'Héraclite
moi poisson solitaire, poisson différent
(tout au moins du poisson arbre et du poisson rocher)
j'écris petit poisson d'argent
couvert d'écailles scintillantes
Serait-ce les étoiles qui clignent des yeux devant la
nuit étonnée ?

Wisława Szymborska

Septembre

À la fin de septembre les étoiles refroidissent
et il y a dans le pré une odeur de pommes trop mûres
J'aimerais que la mer qui voyage sans cesse
m'écrive une lettre de sel très blanc avec juste une ombre de mélancolie
où elle me parlerait de pays très lointains et de rivages verts
une lettre pour l'automne Nous la lirions sous la lampe
parce que les journées raccourcissent au moment des vendanges
et que l'océan est loin malgré le vent qui nous en parle
J'ai monté des bûches et le petit bois pour allumer du feu
et je regarderai la flamme danser sur tes pommettes

Claude Roy

La fenêtre de la maison paternelle

Autour du toit qui nous vit naître
Un pampre étalait ses rameaux;
Ses grains dorés, vers la fenêtre,
Attiraient les petits oiseaux.

Ma mère, étendant sa main blanche,
Rapprochait les grappes de miel,
Et les enfants suçaient la branche,
Qu'ils rendaient aux oiseaux du ciel.

L'oiseau n'est plus, la mère est morte ;
Le vieux cep languit jaunissant,
L'herbe d'hiver croît sur la porte,
Et moi je pleure en y pensant.

C'est pourquoi la vigne enlacée
Aux mémoires de mon berceau,
Porte à mon âme une pensée,
Et doit ramper sur mon tombeau.

Alphonse de Lamartine

Matin d'Octobre

C'est l'heure exquise et matinale
Que rougit un soleil soudain.
A travers la brume automnale
Tombent les feuilles du jardin.

Leur chute est lente. On peut les suivre
Du regard en reconnaissant
Le chêne à sa feuille de cuivre,
L'érable à sa feuille de sang.

Les dernières, les plus rouillées,
Tombent des branches dépouillées :
Mais ce n'est pas l'hiver encor.

Une blonde lumière arrose
La nature, et, dans l'air tout rose,
On croirait qu'il neige de l'or.

François Coppée

Voici que la saison décline

Voici que la saison décline,
L'ombre grandit, l'azur décroît,
Le vent fraîchit sur la colline,
L'oiseau frissonne, l'herbe a froid.

Août contre septembre lutte ;
L'océan n'a plus d'alcyon ;
Chaque jour perd une minute,
Chaque aurore pleure un rayon.

La mouche, comme prise au piège,
Est immobile à mon plafond ;
Et comme un blanc flocon de neige,
Petit à petit, l'été fond.

Victor Hugo

Copie

Dans un pré semé de fleurettes jaunes,
Un pré qui scintille au soleil levant,
Je sais quelque part, sous un bouquet d'aulnes,
Une maisonnette à l'abri du vent.

Une fée
Gabriel Vicaire

Dans un rayon, l'aérienne libellule
Pagite sans bouger sur le ruisseau dormant.
Penche-toi : tu verras que de bleus diamants
Brûlent dans l'éventail de ses ailes de tulle

Libellule
Adolphe Boschot

Homère, dixième siècle avant J. - C.

1 Voici l'histoire de la vie d'Homère :

Quelques savants ont prétendu et prétendent encore qu'il n'a pas existé, et que ses poèmes sont des rapsodies ou des fragments de poésie recousus ensemble par des rhapsodes, chanteurs ambulants qui parcouraient la Grèce et l'Asie en improvisant des chants populaires. Cette opinion est l'athéisme du génie : elle se réfute par sa propre absurdité. Cent Homères ne seraient-ils donc pas plus merveilleux qu'un seul ? L'unité et la perfection égale des œuvres n'attestent-elles pas l'unité de pensée et la perfection de main de l'ouvrier ? Si la Minerve de Phidias avait été brisée en morceaux par les barbares, et qu'on m'en rapportât un à un les membres mutilés et exhumés, s'adaptant parfaitement les uns aux autres, et portant tous l'empreinte du même ciseau, depuis l'orteil jusqu'à la boucle de cheveux, dirais-je, en contemplant tous ces fragments d'incomparable beauté : « Cette statue n'est pas d'un seul Phidias, elle est l'œuvre de mille ouvriers inconnus qui se sont rencontrés par hasard à faire successivement ce chef-d'œuvre de dessin et d'exécution » ? Non ; je reconnaîtrais, à l'évidence de l'unité de conception, l'unité d'artiste, et je m'écrierais : « C'est Phidias ! » comme le monde entier s'écrie « C'est Homère ! » Passons donc sur ces incroyables, vestiges de l'antique envie qui a poursuivi ce grand homme jusque dans la postérité, et disons comment il a vécu :

Homère est né neuf cent sept ans avant la naissance du Christ. Il était de race grecque, soit qu'il eût vu le jour à Chios, île de l'archipel grec qui touche à l'Asie Mineure, soit qu'il eût reçu la vie à Smyrne, ville asiatique, mais colonisée par des Grecs.

Les Grecs sortaient alors de la période primitive de leur formation, période pastorale, guerrière, agricole, navale, pour entrer dans la période intellectuelle et morale ; semblables en cela aux neiges de leur Thessalie et de leur mont Olympe, qui roulent leurs eaux troubles et impétueuses avant de s'apaiser et de se clarifier dans leurs vallées. Ce peuple, destiné à occuper, sur un si petit espace, une si grande place dans le monde de l'histoire, de la pensée et des arts, était une agrégation de cinq ou six races, les unes européennes, les autres africaines, les autres asiatiques, que la contiguïté de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique avait mêlées ensemble dans ce carrefour du monde ancien, frontière indécise de trois continents. Leur noyau natal était dans les rochers de l'Épire et de la Macédoine mais la rudesse du montagnard, l'esprit d'aventure du marin, la douceur de l'Asiatique, la religion de l'Égyptien, la pensée de l'Indien, la mobilité du Perse, étaient si bien fondus dans leur physionomie physique et dans leur génie multiple, que ce peuple était par sa beauté, son héroïsme, sa grâce, son caractère à la fois entreprenant et flexible, comme un résumé de tous les peuples. Les forêts de l'Europe lui avaient donné leurs mœurs héroïques et sauvages, l'Égypte ses prêtres et ses divinités, les Phéniciens leur alphabet, les Perses et les Lydiens leurs arts et leur poésie, les Crétois leur Olympe et leurs lois, les Thraces leurs armes, les Hellènes leur navigation et leur fédération en tribus indépendantes, les Hindous leurs mystères et leurs allégories religieuses ; en sorte que leur ciel était une colonie de dieux, comme leurs continents et leurs îles étaient une colonie d'hommes de toutes sources. Leurs aptitudes étaient aussi diverses que leurs origines.

La mer de l'archipel grec, c'est le lac Léman de l'Orient. Ayant pour contours ces golfes, ces anses, ces détroits qui s'insinuent entre les caps de ces terres dentelées, il baigne les côtes les plus âpres et les plus gracieuses tour à tour, et

La **Minerve de Phidias** est une sculpture monumentale faite d'or et d'ivoire de la déesse grecque Athéna. Elle a été réalisée par Phidias, le plus célèbre des sculpteurs de la Grèce antique.

semble avoir été creusé pour amollir le choc entre les deux continents où Byzance s'assoit indécise sur les deux rivages. Les voiles, aussi multipliées que les oiseaux de la mer, naviguent sans cesse d'une île à l'autre, et de l'Afrique à l'Asie, et de l'Asie à l'Europe, comme des essaims d'une même famille qui vont s'entre-visiter au printemps sur leurs divers rochers.

Le climat de cette contrée montagneuse et maritime est aussi varié que ses sites et aussi tempéré que sa latitude. Depuis les neiges éternelles de la Thessalie jusqu'à l'été perpétuel des vallées de la Lydie et jusqu'à la fraîche ventilation des îles, toutes les rigueurs, toutes les chaleurs et toutes les tiédeurs de température s'y touchent, s'y contrastent ou s'y confondent sur les montagnes, dans les plaines et sur les flots. Le ciel y est limpide comme en Égypte, la terre féconde comme en Syrie, la mer tantôt caressante et tantôt orageuse comme aux tropiques. Les sites et les scènes de la nature y sont, à peu de distance et dans un cadre qui les rapproche, grands, bornés, sublimes, gracieux, alpestres, maritimes, recueillis ou sans bornes, comme l'imagination des hommes. Tout s'y peint en traits imposants, pittoresques, éblouissants, dans les yeux. Tantôt hymne, tantôt poème, tantôt élégie, tantôt cantique, tantôt strophe voluptueuse, cette terre est la terre qui peint, qui parle et qui chante le mieux à tous les sens.

Matériel :

- Cahier des gens bien
- Frise Chronologique

Ouvrez votre cahier des gens bien... et sur une nouvelle page, écrivez : « Homère, Xe siècle avant Jésus-Christ ». On ne connaît pas avec certitude sa date de naissance et la date de sa mort. Il y a même des gens qui pensent qu'Homère n'a pas existé... **Racontez...** ensuite à l'oral et/ou à l'écrit ce que vous avez compris et retenu de ce passage.

Notez... le nom d'Homère dans la colonne appropriée de votre frise chronologique (Xe siècle avant Jésus-Christ).

Excursion dans le Dauphiné, France

1 Avant d'entrer à Grenoble, la route de Paris gravit un petit escarpement au pied duquel coule l'Isère et que domine le village de Saint-Martin-le-Vinoux. Du sommet de cette côte on découvre un des plus beaux paysages de la France. Jamais je n'ai pu me lasser de l'admirer. Les vastes plaines du Drac et de l'Isère, bien que trop souvent ravagées par ces rivières qui les fécondent, sont couvertes d'une végétation si luxuriante et si variée ; les hautes montagnes, entre lesquelles elles s'étendent ou se resserrent tour à tour, présentent des aspects si divers, des formes si différentes, des teintes si opposées et si harmonieusement fondues ensemble, que la critique la plus difficile ne trouverait aucun trait, aucune couleur à modifier dans ce merveilleux tableau, Rien n'y manque de ce qui peut charmer les yeux : eaux abondantes et rapides, vertes prairies, vergers touffus, immenses forêts où toutes les essences prospèrent également, rochers bizarres souvent visités par les nuages, neiges et glaces que ne parviennent point à fondre les plus fortes chaleurs de l'été, et dont la blancheur fait paraître plus bleu l'azur d'un ciel déjà méridional... Heureux ceux qui savent apprécier ces chefs-d'œuvre de la création ! Quant à moi, je retournerais chaque année à Grenoble, si je le pouvais, ne fût-ce que pour contempler, n'importe à quelle heure du jour, le panorama qu'offre aux touristes qui ont le bonheur de la gravir, la petite côte de Saint-Martin-le-Vinoux.

Quelques minutes après avoir dépassé ce village si bien situé, en contourne le dernier escarpement du mont Rachais, pour entrer à Grenoble par la porte de France. Le paysage change tout à coup ; il est moins varié, mais plus grandiose. La gravure placée en tête de cet article me dispense de le décrire. Au-dessus du groupe pittoresque des maisons et des monuments publics de Grenoble se dresse la grande chaîne des Alpes dauphinoises, étincelante de neiges et de glaces éternelles, et dont les crêtes dentelées atteignent la hauteur de deux mille cinq cents à trois mille mètres.

Tout enfant, je m'étais senti attiré par ces montagnes. Mon instinct ne me trompait pas : je pressentais, en les admirant pour la première fois, que je passerais sur leurs sommets quelques-unes des plus belles heures de ma vie. Bien des années cependant devaient s'écouler avant que je pusse satisfaire ces désirs de ma jeunesse. Devenu homme, je les avais vus s'accroître au lieu de diminuer. Ce n'était pas un caprice, c'était une passion ; plus je m'y abandonnais, plus elle me possédait. J'en avais fait l'expérience dans les Alpes de la Suisse et du Tyrol ; toutefois, par suite de circonstances inutiles à rappeler ici, je n'avais pas encore escaladé les Alpes du Dauphiné. Quand on aime vraiment la nature, quand on sait en comprendre les charmes, les splendeurs, les harmonies, les enseignements, on éprouve des jouissances infinies à s'élever sur les hautes montagnes. La santé de l'âme y gagne autant que celle du corps. On y prend, en fatiguant ses membres pour les fortifier, ces bains d'air vivifiant que recommandait avec tant d'éloquence Jean-Jacques Rousseau ; les sentiments s'y épurent comme l'atmosphère ; les idées y grandissent ; on y découvre, à mesure qu'on monte, des beautés inconnues de ceux qui se contentent de les contempler des vallées ou des plaines ; tout change, en effet, formes, couleurs, aspects, horizons ; on éprouve enfin un plaisir indéfinissable à dominer, à perdre de vue, en paraissant se rapprocher du ciel, ces bas-fonds de la terre, où la triste humanité se livre à son travail forcé, plus occupée malheureusement à satisfaire de mauvaises et honteuses passions qu'à développer les facultés intellectuelles et morales qui devraient être la source unique de ses plaisirs et de son bonheur !

Le Dauphiné est une ancienne province française qui correspond aux départements de l'Isère, de la Drôme et des Hautes Alpes.

Le 11 septembre 1852, le temps paraissant assuré pour le lendemain, je résolus de tenter l'escalade de la plus haute sommité de la chaîne des Alpes dauphinoises qui dominent la rive gauche de l'Isère. Cette sommité — on ne la voit pas de Grenoble, — se nomme le pic de Belledonne. La carte du dépôt de la guerre, dont j'avais eu la précaution de me munir, lui donne une élévation totale de deux mille neuf cent quatre-vingt-un mètres. C'était tout ce que je savais. Vainement j'avais feuilleté et refeuilleté le petit nombre d'ouvrages publiés soit à Paris, soit à Grenoble, sur le Dauphiné. Aucun d'eux ne consacrait une seule ligne à cette montagne. Seulement, un botaniste qui ne l'avait pas gravie, mais qui s'était aventuré jusqu'à sa base, m'avait appris que l'ascension de Belledonne était possible. Je devais aller coucher au village de Revel, où je trouverais un guide nommé Marquet.

Vers quatre heures de l'après-midi je partis donc pour Revel avec un jeune compagnon qui désirait tenter aussi l'aventure. Nous remontâmes jusqu'à Domène la rive gauche de l'Isère, dans la célèbre vallée du Graisivaudan, si belle à cette époque de l'année, mais trop infectée par les mares pestilentielles où rouit le chanvre. Aussi hâtions-nous le pas pour fuir l'odeur désagréable et malsaine qui nous poursuivait depuis notre départ de Grenoble, et, malgré les admirables paysages que nous offraient incessamment les deux versants de la grande vallée, nous vîmes s'ouvrir avec plaisir, à Domène, le vallon latéral que nous devons remonter.

De ce vallon sort un torrent qui descend du lac Robert et d'autres petits lacs supérieurs. L'entrée en est étroite et boisée. Au lieu de s'engager dans cette gorge pittoresque, le chemin s'élève en zigzags au-dessus de la rive droite. À chaque contour on découvre de plus beaux points de vue sur la vallée du Graisivaudan. Quand on a gravi ce premier escarpement, on se trouve dans une grande vallée aux pentes fortement inclinées, parsemée de bois et de cultures variées, dominée par un cirque immense de montagnes dentelées qui relie Chanrousse à Belledonne. Le premier plan est charmant. Sur un promontoire de rochers, à la base duquel le torrent creuse incessamment son lit encaissé, apparaissent au milieu d'un bouquet d'arbres les ruines d'un vieux château. Mais nous étions trop pressés d'arriver au village que nous voyions à une petite distance pour aller explorer le manoir de Revel.

Matériel :

- Carte/Atlas
- Cahier de géographie

Ouvrez votre cahier de géographie... et commencez votre double-page sur le Dauphiné. Le nom de cette région n'existe plus, savez-vous pourquoi ? A quels départements actuels correspond le Dauphiné ? A quelle région sont-ils désormais rattachés ?

Situez... Grenoble et les Alpes sur une carte de France. Sur quels pays les Alpes s'étendent-elles ? Voyez si vous pouvez également trouver Domène, Revel, la vallée de Graisivaudan, le lac Robert...

Ecrivez et illustrez... librement ce que vous avez appris sur votre cahier.

La graine

par Jean Henri Fabre

L'ovaire de la fleur, fertilisé par le pollen, devient le fruit : la pomme sur le pommier, la cerise sur le cerisier, la noix sur le noyer, le grain de blé sur le froment, et ainsi de suite pour tous les végétaux. Le fruit contient les graines, plus ou moins nombreuses ; parfois une seule, comme dans la pêche, la prune, l'amande ; souvent plusieurs comme dans la pomme et dans la poire ; en d'autres cas se comptant par milliers, comme dans le melon et la citrouille.

Le rôle naturel du fruit est de nourrir d'abord, et puis de protéger les graines, à l'abri d'enveloppes tantôt charnues, tantôt minces et sèches, tantôt durcies en robustes coques.

A leur tour, les graines ont pour fonction de propager l'espèce. Tout végétal, depuis les colosses des forêts, chêne, hêtre, sapin et les autres, jusqu'au moindre, tel que la mousse, a pour origine la graine. Toute plante a ses fleurs, toute plante a ses fruits, toute plante a ses graines. C'est avec la graine que la végétation se conserve prospère à travers les siècles ; c'est avec la graine que tout arbre, tout arbuste, tout brin d'herbe, laissent après eux, pour leur succéder, nombreuse descendance.

Qui ne voudrait savoir comment est faite la semence, qui, mise en terre, doit devenir ou bien petite plante, ou bien arbre énorme ? Qu'y a-t-il là dedans ? Comment d'un gland peut-il sortir un chêne, et d'un pépin de poire un poirier ?

Considérons le fruit de l'amandier. Nous savons qu'il a d'abord une peau extérieure, verte et tendre, qui, à la maturité, s'ouvre d'elle-même, se dessèche, se replie et laisse échapper son

contenu. Ce contenu est une coquille, parfois assez fragile pour se casser sous la dent, mais d'autres fois aussi très dure et ne cédant que sous la pierre ou le marteau. La coquille cassée, il nous reste la graine.

A quoi peuvent servir les deux parties que nous venons d'enlever ? Il faudrait avoir les yeux de l'esprit bien bouchés pour ne pas y reconnaître des enveloppes destinées à protéger la graine, des enceintes qui défendent la délicate semence contre le froid, la chaleur, la pluie, la dent des animaux. L'extérieure, veloutée d'un court duvet, est une couverture qui met à l'abri des intempéries ; l'intérieure est un rempart qui, pour être forcé, exige le choc entre deux pierres. De semblables moyens de défense se retrouvent en tout fruit, mais extrêmement variés d'une espèce végétale à l'autre. La cerise, la prune, la pêche, l'abricot ont la solide coque, le coffre-fort du noyau ; et, par-dessus, une enceinte de chair juteuse. La pomme et la poire ont leurs pépins logés dans cinq petites niches, qui dessinent une étoile quand le fruit est coupé en travers. Ces niches, ces loges ont la paroi faite d'une lame coriace, semblable à de la corne, et autour de leur ensemble est un épais rempart de chair. Le haricot et le pois ont leurs semences rangées dans un long étui qui s'ouvre en deux pièces ; le châtaignier a les siennes dans une bourse hérissée de piquants. Toutes ces enveloppes défensives, quelles qu'en soient la configuration, la consistance, la nature, font partie du fruit et proviennent de l'ovaire. Revenons à l'amande. La coque étant brisée, apparaît la graine, la semence, qui est unique

dans le fruit de l'amandier. Cette graine, nous venons de la voir défendue par deux enceintes, dont l'intérieure est une boîte bien solide et bien dure. Comme protection, est-ce assez ? Pas encore. Après la robuste fortification du dehors vient la fine enveloppe de l'intérieur, qui emmaillote étroitement la semence et lui évite le dur contact de la coque.

Cette enveloppe est double et se compose en dehors d'une peau roussâtre, au dedans d'une pellicule blanche, extrêmement souple et mince, facile à reconnaître lorsque l'amande est fraîche. Semblable vêtement double se retrouve en toute graine. Celui de l'intérieur est toujours d'une grande finesse, parce qu'il recouvre immédiatement ce que la graine a de plus essentiel, de plus délicat. Celui de l'extérieur, beaucoup plus ferme et plus résistant, a des aspects fort divers d'une plante à l'autre. C'est une peau rousse dans l'amande et dans la noix, ainsi que dans les semences du pêcher, de l'abricotier, du cerisier, du prunier. Les pépins du poirier et du pommier l'ont formé d'une lame coriace et dure ; les haricots l'ont lisse et luisant, tantôt

en entier blanc, tantôt mi-partie blanc et noirâtre, tantôt tiqueté de taches rouges. En outre, les haricots, les pois, les fèves présentent, en un point de leur surface, une sorte de petit œil ovale. A cet œil se rattachait un cordon court et menu qui suspendait la semence à la paroi du fruit et servait de canal pour lui amener la nourriture. Toute graine est appendue à son fruit par semblable cordon nourricier, mais toutes n'ont pas aussi bien marqué que sur le haricot et sur la fève l'œil où s'abouchait ce cordon.

Une fois les deux enveloppes enlevées, opération très facile quand l'amande est fraîche,

il nous reste un objet blanc, ferme, savoureux, partie comestible du fruit de l'amandier. Cet objet est le *germe*, c'est-à-dire ce qui serait devenu un arbre si l'on avait mis la semence en terre.

Il est arrondi d'un bout, un peu pointu de l'autre. A l'extrémité pointue fait saillie un petit mamelon. Sur le contour règne un faible sillon, une rainure, qui annonce une séparation facile. Introduisons la pointe du couteau dans ce sillon, et forçons légèrement. Une moitié se détachera, et l'autre moitié nous montrera l'intérieur.

Le petit mamelon pointu qui fait saillie en dehors se nomme *radicule* ; c'est lui qui, s'allongeant, pénétrant dans la terre et s'y ramifiant, serait devenu la racine.

Au-dessus est un bouquet serré de très petites feuilles naissantes, toutes blanches. On lui donne le nom de *gemma*. En se déployant, la gemma doit donner les premières feuilles. Enfin l'étroite ligne de démarcation entre la radicule et la gemma est appelée *tigelle* ; de là doit provenir le premier jet de la tige. Tel est l'amandier en graine. Le grand arbre qui doit étaler à l'air un abondant branchage et enfoncer dans le sol de puissantes racines est maintenant contenu dans un corpuscule de rien, tout juste assez gros pour être visible.

Lorsqu'il possédera feuilles et racines, convenablement développées, le petit amandier s'alimentera de lui-même, en puisant dans la terre et dans l'air ce dont il a besoin. Mais d'ici là, il faut vivre ; il faut se fortifier, grossir un peu. Comme rien ne se fait avec rien, le germe doit trouver quelque part de quoi suffire à sa première croissance. Ce ne peut être dans le sol, tant que le radicule n'est qu'un simple point,

incapable de tout travail ; ce ne peut être davantage dans l'air, tant que la gemmule n'est pas déployée en feuillage. Il faut donc au germe certaines provisions alimentaires, contenues toutes préparées dans la graine. Ces provisions, où sont-elles?

Dans l'amande, nous avons reconnu la gemmule, la radicule et la tigelle ; mais il reste encore deux grosses pièces, facilement séparables l'une de l'autre, et formant, à elles seules, la presque totalité de la graine. Ces deux pièces sont les deux premières feuilles de la plante,

mais des feuilles d'une structure à part, très épaisses, charnues et relativement énormes.

Voilà les réservoirs alimentaires, les magasins à vivres où doit, en ses débuts, puiser la jeune plante.

Au moment de la germination, ces deux grosses feuilles, gonflées de matériaux nutritifs, cèdent peu à peu une partie de leur substance à la petite plante, et l'allaitent en quelque sorte.

On pourrait donc les appeler des mamelles végétales, des feuilles nourricières ; la science les nomme *cotylédons*. Pour grandir, le petit poulet dans son œuf a le jaune, l'agneau a le lait de sa mère, le germe de la plante a le suc des cotylédons.

La carotte sauvage

par Anna Botsford Comstock

Avertissement : ne pas confondre la carotte sauvage avec la cigue qui est très toxique.

Les personnes qui admirent les dentelles aux motifs complexes et les belles fleurs aimeront étudier la carotte sauvage. Elle appartient à la famille des ombellifères et la grappe de fleurs est composée de nombreuses petites ombelles, chacune étant une grappe de fleurs parfaite en soi.

Chaque fleur blanche a cinq minuscules pétales et devrait avoir cinq étamines aux anthères crémeuses, mais n'en a souvent que deux. Cependant, elle a toujours en son centre un pistil composé de deux parties bien ajustées l'une à l'autre, qui repose dans un calice vert solide, hérissé, en forme de coupe. Vingt ou trente de ces petites fleurs sont disposées en rosette, les tiges étant de longueur variable, et à la base des tiges se trouvent des bractées longues, pointues et étroites. Chacune de ces petites grappes de fleurs, ou ombelles, possède une longue tige, dont la longueur est juste suffisante pour lui permettre de trouver sa place dans le médaillon de cette dentelle royale.

Ces tiges ont également à leur base des bractées aux longs lobes filiformes, qui forment un fond vert et délicat pour les fleurs qui s'ouvrent ; ces bractées s'enroulent autour des bourgeons et des graines. Si nous regardons directement dans la grande grappe de fleurs, nous pouvons voir que chaque ombelle fait sa part dans la réalisation du motif plus large ; les fleurs extérieures des grappes extérieures ont les pétales extérieurs plus grands, formant ainsi une belle bordure.

Au centre de ce médaillon floral, on trouve sou-

vent une fleur plus grande aux pétales délicats de couleur lie-de-vin ; cette fleur remarquable ne fait pas partie d'une grappe plus petite, mais se tient majestueusement seule sur sa propre tige isolée. La raison de cette fleur géante au centre de la large grappe circulaire est un mystère et, pour autant que je sache, les botanistes n'ont pas encore expliqué la raison de sa présence.

Lorsque les fleurs se fanent et que les fruits commencent à se former, chacune des petites ombelles se tourne vers le centre, son pédoncule s'incurvant de telle sorte que les ombelles extérieures s'étendent et se referment sur l'ensemble du capitule ; et les bractées filiformes à la base s'élèvent comme si elles participaient elles aussi aux conseils de famille et devaient accomplir leur mince tâche en aidant à faire des fleurs fanées une petite touffe serrée.

Les fruits sont de véritables petits porcs-épics ! Chaque fruit est recouvert de longues épines disposées en rangées hérissées. On dirait un jeunot à l'aspect des plus rébarbatifs lorsqu'on l'examine à travers une lentille ; et pourtant, il y a de la méthode dans son caractère épineux, et nous devons admettre à contrecœur qu'il n'est pas seulement beau dans son ornementation, mais qu'il est aussi bien adapté pour s'accrocher avec volonté lorsque les vents vagabonds le font tomber sur le sol.

La carotte sauvage est connue dans certaines localités sous le nom de « mauvaise herbe nid d'oiseau », car les grappes de fruits mûrs, dont les bords sont recourbés vers l'intérieur, res-

semblent à de petits nids d'oiseaux.

Mais aucun nid d'oiseau n'a jamais contenu autant d'œufs que cette imitation. Dans l'une d'entre elles, nous avons compté 34 minuscules ombelles sur lesquelles ont mûri 782 fruits, et la plante dont ce « nid d'oiseau » a été tiré en a développé neuf autres tout aussi grandes.

Dans l'ensemble, la carotte sauvage est bien adaptée pour se maintenir dans la lutte pour l'existence, et elle réussit très bien à évincer ses homologues dans les pâturages et les prairies. Les oiseaux n'aiment pas ses graines épineuses ; la tige de la plante est coriace et ses feuilles sont rugueuses et ont une odeur désagréable et un goût âcre. Le froid de l'hiver ne peut pas l'endommager, car c'est une plante bisannuelle ; ses graines germent souvent à l'automne, envoyant de longues et minces racines pivotantes couronnées de touffes de feuilles discrètes ; elle stocke ainsi une réserve de nourriture qui lui permet de démarrer tôt la saison suivante avec une grande vigueur. La racine, lorsque la plante a atteint sa taille maximale, mesure entre 15 et 20 cm de long, est épaisse comme un doigt et de couleur blanc jaunâtre.

Le moyen le plus sûr d'exterminer la carotte sauvage est d'empêcher sa production prolifique de graines en coupant ou en déracinant les plantes dès l'ouverture des premières fleurs.

Questions d'observation : Regardez une plante de carotte sauvage ; comment sont disposées ses fleurs ? Prenez une grappe de fleurs ; quelle est sa forme ? Combien de petites grappes de fleurs composent la grande ? Comment sont-elles disposées pour rendre la grande grappe symétrique ?

Prenez l'une des petites grappes de fleurs près du centre et une autre à l'extérieur de la grande

grappe ; combien de petites fleurs, ou fleurons, composent la petite grappe ? Regardez l'un des fleurons à travers une lentille ; pouvez-vous voir le calice en forme de coupe ? Combien de pétales possède-t-il ? Pouvez-vous voir ses cinq anthères et ses pistils blancs à deux parties ? Prenez l'un des fleurons extérieurs de la grappe extérieure ; ses fleurs ont-elles toutes la même forme ? En quoi diffèrent-elles ? Où sont placées les fleurs avec les grands pétales dans la grande grappe de fleurs ? Comment cela contribue-t-il à créer « le motif » ?

Les fleurs extérieures ou centrales des grandes grappes s'ouvrent-elles en premier ? Pouvez-vous trouver une grappe avec un fleuron presque noir ou rouge très foncé en son centre ? Cette fleur foncée fait-elle partie de l'une des petites grappes ou est-elle autonome ? Pensez-vous que les fleurs de carotte sauvage sont plus jolies lorsqu'elles ont ce fleuron rouge foncé en leur centre ?

Prenez une grappe de fleurs dont les fleurs ne sont pas encore ouvertes. Pouvez-vous voir les bractées vertes filiformes qui se referment autour de chaque bouton ? Pouvez-vous voir les bractées filiformes finement divisées qui se détachent autour de toute la grappe ? Quelle position ces bractées prennent-elles lorsque les fleurs sont ouvertes ? Que font-elles une fois les fleurs fanées et les fruits en cours de maturation ?

Examinez un fruit de la carotte sauvage avec une lentille. Est-il rond ou oblong ? Mince ou plat ? Est-il strié ou rainuré ? A-t-il des crochets ou des épines qui lui permettraient de s'accrocher aux vêtements des passants, aux poils ou à la toison des animaux et de se disperser ainsi plus largement ? Le fruit s'accroche-t-il à sa tige ou se détache-t-il lorsqu'on le touche ?

Prenez une grappe de fruits et comptez le nombre de graines qu'elle contient. Combien de grappes de fruits trouvez-vous sur une seule plante ? Combien de fruits pensez-vous donc

qu'une seule plante produit ?

Le Daucus, ou carotte sauvage

par Philippe Jaccotet

Il faut rebaptiser ces fleurs, les détacher des réseaux de la science pour les réinsérer dans le réseau du monde où mes yeux les ont vues.

Dans l'ombre des hauts chênes « en belle ordonnance », dans leur nef aérée où, à peine a-t-on passé le seuil, on devient plus tranquille – comme dans une grande maison.

On voit alors, éparées un peu plus haut que l'herbe sombre et vague, ces taches blanches qui bougent un peu, qui ont l'air de flotter, comme des flocons d'écume. En même temps, vaguement, parce que ces choses vues ainsi sont vagues, on pense à des fantômes qui apparaîtraient là dans cette pénombre favorable aux formes incertaines et probables de la vie ; c'est-à-dire à des présences, presque des personnes, pas entièrement réelles, comme surgies d'ailleurs, revenues de très loin ou remontées d'obscures profondeurs ; plutôt pâles, fragiles à coup sûr, privées des belles couleurs de la vie ; sans que cette impression, d'ailleurs fugitive et un peu fade elle-même, effraie aucunement.

Ce sont des ombelles éparées dans l'ombre ; des espèces de constellations plus familières, moins éclatantes, moins froides et surtout moins figées que celles qui pourront sembler

leur répondre au-dessus des arbres une fois que le beau voile du jour aura été tiré.

Me voici parvenu au seuil d'une espèce de ciel d'herbe où flotteraient à portée de la main, fragiles, plutôt que des astres aigus, de petites galaxies flottantes, légères, blanches vraiment comme du lait, ou de la laine de brebis telle qu'il en reste accrochée aux ajoncs dans les îles bretonnes.

C'est un peu comme quand on surprend les premiers pépiements, avant l'aube, c'est-à-dire dans une autre sorte d'ombre, d'oiseaux qu'on ne voit pas. À la fois distincts et reliés. Mais ce murmure, ici, des ombelles, annonce-t-il aussi quelque chose comme un nouveau jour, une autre éclosion ? Il ne semble pas. C'est un langage encore plus étranger. Vagues lueurs dans l'ombre, flottant au-dessus de la tombe commune.

Surtout, ne pas plier cela dans l'herbier des pages ; mais le laisser déplié dans l'espace, laisser cela flotter au bout de ses tiges presque invisibles qui en empêchent pour un peu de temps la dispersion. Les laisser telles qu'elles sont, libres et liées, ces ombelles blanches dans l'ombre aérée des chênes, liées pour un temps

et qu'on dirait heureuses de l'être, mais prêtes à l'envol, comme ne peuvent le rêver leurs sœurs célestes, clouées au bois de la nuit.

Ainsi, comme des lampes à tous les étages de la maison...

Quelques ombelles flottant dans l'ombre des grands arbres verts, qu'on est peut-être ici pour faire dire quelque chose à l'oreille la plus rétive ; avec le rêve téméraire, un peu fou, de remettre ainsi dans le réseau du monde le cœur aveuglé, le cœur sourd ; de ramener à la maison du monde l'âme navrée, perdue, ou qui se croyait telle à jamais.

(On imagine une toile d'araignée aux dimensions du monde infini, qui brillerait dans l'ombre et dont le centre serait, cette fois, un tendre soleil inconnu.)

Vue générale sur le programme

Le programme est réparti sur 30 semaines de leçons, avec 5 jours de travail par semaine.

HISTOIRE

- 9 biographies (récits inclus) – couvrent l'antiquité et la période allant du Moyen Âge au XXe siècle
- Inclut une banque d'images afin d'alimenter votre premier Livre des siècles.
- Inclut une frise chronologique vierge

GÉOGRAPHIE

- Ce programme inclut 9 récits de voyage
- Travail avec les cartes : dessins de cartes et carte de mémoire avec fichiers inclus.
- Questions sur cartes avec le livre à acheter *La France et les grandes divisions du globe* de Charlotte Mason ([Amazon](#))
- Travail de géographie physique avec les livres à acheter ou télécharger gratuitement : *Géographie élémentaire* de Charlotte Mason ([PDF](#) ou [Amazon](#)) et *Géographie physique* de C. C. Long ([PDF](#) ou [Amazon](#))

SCIENCES NATURELLES

- Inclut 44 textes de naturalistes

LITTÉRATURE

- Ce programme vous propose une liste de livres à lire en dehors du temps de travail

POÉSIE

- Inclut une sélection de 15 poèmes

MATHS

- Ce programme vous conseille des ressources mais n'inclut pas de ressources.

ÉCRITURE

- Ce programme inclut un fichier d'écriture pour la copie avec de nombreux textes
- Ce programme vous conseille pour la narration écrite, la grammaire et la dictée

TRAVAIL MANUEL

- Ce programme vous conseille des ressources mais n'inclut pas de ressources.

ANGLAIS

- Ce programme vous conseille des ressources mais n'inclut pas de ressources.

ETUDES D'ŒUVRES D'ART

- Ce programme inclut 3 études :
 - Elisabeth Vigée Le Brun
 - Jean-François Millet
 - Jean-Auguste-Dominique Ingres

MUSIQUE

- Ce programme vous conseille des ressources mais pas de programmation.